

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

ou



LIBRAIRIE

REVOLUTIONNAIRE



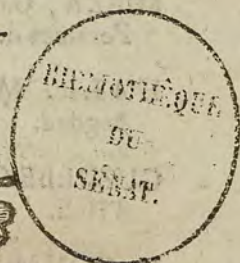
LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE MENUISIER
DE BAGDAD,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

*Représentée à Paris, pour la première fois,
le Mardi 22 Décembre 1789.*

Prix, 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, No. 64.

Et se vend,

Au Spectacle des Petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte
DE BEAUJOLAIS.

1790.

PERSONNAGES. ACTEURS.

FATMÉ, Femme du
Serrail de Mohamed. *Mlle. Constance Latour.*

**PLUSIEURS FEMMES
DU SERRAIL DE
MOHAMED.**

NOURÉDIN, Maître-
d'hôtel du Serrail de
Mohamed. *M. Chéreau.*

MIRZA, Gardienne des
Femmes de Mohamed. *Mlle. Pichard.*

HALI, Menuisier de
Bagdad. *M. Latour.*

GUZULBEK, Femme
d'Hali. *Mlle. Brion.*

UN COMMISSIONNAIRE
Attaché à Mohamed. *M. Dester.*



LE MENUISIER
DE BAGDAD,
COMÉDIE.

*Le Théâtre représente l'intérieur du Serrail de
Mohamed.*

SCÈNE PREMIÈRE.

NOURÉDIN, MIRZA, *entrant par le fond de
la gauche.*

MIRZA, *parlant en entrant.*

T'AI JE bien entendu, Nourédin?

NOURÉDIN.

Oui, Mirza : le Calife, notre Souverain, est
aujourd'hui un père, aux yeux de qui tous ses
enfants sont égaux.

MIRZA.

Il a bien raison.

Air : Ici je fonde une Abbaye.

De celui qui mangea la pomme

Tout descend , Esclave & Bacha ;

S'il revenoit , le premier homme ,

Nous dirions tous : bonjour papa !

NOURÉDIN.

Le Calife est si convaincu de cette vérité , qu'il n'a nullement épargné le Bacha Mohamed , notre maître.

MIRZA.

Tant mieux ! comment ! ce Menuisier qui a fait ici de si jolis meubles , & qui , pour son salaire , ne demande qu'un gain de quarante sols par jour , Mohamed trouve sa demande exorbitante , & l'assomme de coups de bâton !

NOURÉDIN.

C'étoit , tu le fais , la coutume chez quelques Bachas : mais dorénavant :

Air : J'avois toujours gardé mon cœur.

Ceux qui donneroient en paiement

De pareilles espèces ,

On leur rendroit fidèlement

La monnoie de leurs pièces.

MIRZA.

Le Menuisier n'a rien rendu , lui : mais le jugement du Calife le venge bien.

NOURÉDIN.

Oui, ce jugement le fait Bacha, & le rend maître de ces lieux : nous avons tous ordre de lui obéir : on est à le revêtir des habits qui conviennent à sa nouvelle grandeur : sa femme est aussi à sa toilette.

MIRZA.

Et Mohamed, lui, est condamné à vivre dans le pauvre manoir du Menuisier...

NOURÉDIN.

Avec ces quarante sols par jour, qu'il trouvoit si excessifs. Pour pourvoir à ses besoins, il a un Commissionnaire, à qui l'on fait vingt sols par jour, à part des quarante qui composent la fortune du maître.

MIRZA.

Comme je vais réjouir toutes les femmes de notre ferrail ! sûrement ce bon artisan va leur donner la liberté.

NOURÉDIN.

Sans contredit : les petites gens n'ont pas le même appétit que le grand monde.

Air : *Des fraises.*

Le riche sans cesse va

De la blonde à la brune :

Il en faut cent au Bacha :

Mais souvent le pauvre en a

Trop d'une.

ter.

MIRZA.

Monsieur badine... (*S'en allant par le fond de*

A 3

6 LE MENUISIER DE BAGDAD,

la droite.) Je vais vite porter cette bonne nouvelle
aux jeunes beautés dont Mohamed étoit le tyran.

SCENE II.

N O U R É D I N, *seul.*

ET nous, attendons ici notre nouveau Seigneur,
pour prendre ses ordres en qualité de son Maître
d'hôtel... Justement le voici.

SCENE III.

N O U R É D I N, H A L I, entrant par le fond.

H A L I, *parlant en entrant, & d'abord sans voir*
Nourédin.

M E v'là donc sous les caparaçons de la richesse
& de la grandeur : le diable m'emporte, si je
m'attendois à jamais les porter.... faut avouer
que j'ai reçu là des coups de canne ben propices.
Je suis eune preuve que le tour du bâton enrichit
l'-z-hommes.... Me v'là donc le maître ici... Tour
le monde m'y salue ventre à terre... (*apercevant*
Nourédin qui le salue profondément.) Témoin
celui-ci.

N O U R É D I N.

Jasmin des Indes...

COMÉDIE.

7

H A L I.

Hein ? . . .

N O U R É D I N.

Rose de l'Orient . . .

H A L I.

Plait-il ?

N O U R É D I N.

Renoncule de l'Asie . . .

H A L I, *à part.*

Diable ! v'là-z-eune éloquence ben fleurie !
(*haut.*) Qu'est'que c'est que toutes ces fleurs-là,
Monsieur ?

N O U R É D I N.

Délicieuse Tulipe, la coutume de l'Orient veut
que vos humbles esclaves vous appellent des
noms les plus agréables qu'ils peuvent inventer.

H A L I.

Vous n'en trouverez jamais qui me plaise autant
que celui qu'il est de mon devoir de porter.

Air : Avec une flèche.

Le mari d'ma mère

Etoit le vertueux Hali :

C'étoit ben mon "père :

J'dois m'nommer comm'lui.

C'n'est pas comme en France,

Où, dit-on, queuqu's fois l'fils d'un grand

D'vrait, en conscience,

S'appeller Saint-Jean.

Moi, vous pouvez à coup sûr m'appeller Hali.

N O U R É D I N.

En ce cas, Seigneur Hali, je suis votre Maître

A 4

8 LE MENUISIER DE BAGDAD.

d'hôtel, qui viens prendre vos ordies pour le dîner.

H A L I.

Ah ! bon... Et bien, mon ami, le pot-au-feu, rien de meilleur que ça.

N O U R É D I N.

Oh ! rien de meilleur : ce n'é st rien, ça : ça n'entre même pas dans le corps du dîner : ça n'en est que comme qui diroit la préface.

H A L I.

Je ne vous entends pas.

N O U R É D I N.

Un dîner est composé de plusieurs services, dans lesquels un Maître-d'hôtel s'évertue à satisfaire le goût & les yeux.

H A L I.

Les yeux ?

N O U R É D I N.

Oui, Seigneur. Les arts, vous le savez, se tiennent tous par la main. Celui qui a le plus de rapport avec le nôtre, c'est la danse.

H A L I.

La danse ?

N O U R É D I N.

Oui : vous est-il arrivé d'aller à l'Opéra de Bagdad ?

H A L I.

Oui, un jour qu'on jouoit gratis.

N O U R É D I N.

Vous vous rappelez les ballers.

H A L I.

Magnifiques.

N O U R É D I N.

Et bien, un service de table c'est tout de même pareil dessin.

COMÉDIE. 31 619

H A L I.

Je ne m'en ferois pas douté.

N O U R É D I N.

Le service du rôr, par exemple.

Air : *Vaudeville de Rose & Colas.*

Sur les côtés sont mes figurans :

Ce sont caillies, perdrix, bécasses :

Mon pas de deux, ce sont deux faifans :

C'est aux deux bouts qu'ils trouvent leurs places.

Deux poulets, une oie, un chapon,

Font un pas de quatre agréable :

Et dans le milieu de la table ;

Mon pas seul est un dindon,

H A L I.

J'aurai à dîner toutes ces choses-là !

N O U R É D I N.

Oui, Seigneur.

H A L I.

Les riches mangent tan que ça !

N O U R É D I N.

Oui, Seigneur.

H A L I.

Air : *Que ne suis-je la fougere.*

Comment peut-on sur sa table

Voir prodiguer tant de mets,

Sans songer au misérable

Que l'besoin n'quitte jamais.

J'veux ben, au sein d'abondance

Cueillir la ros' du bonheur :

10 LE MENUISIER DE BAGDAD,

Mais toujours sur l'indigence
J'veux éparpiller la fleur.

Monsieur le pêcheur en eau trouble, je consens
à ce que vous apprêtiez vot' déluge de fricasse :
mais je connois dans l'quarquier ben des gens
qu'ont besoin, & ...

SCENE IV.

NOURÉDIN, GUZULBEK, HALI.

GUZULBEK, *entrant par le fond, & parlant en
entrant.*

Vot' servante, mon heume.... (à Nourédin.)
& la compagnie.

H A L I.

Bonjour, femme !

GUZULBEK, *toisant Hali.*

Et ben ! mais ça te va comme de cire : on
dirait que t'as été Bacha toute ta vie.

H A L I.

Vrai ?

GUZULBEK.

Foi de Femme !... (*se carrant.*) & moi j'ai-t-y
l'air d'une Bassechate ?

H A L I.

Comme un charme.

NOURÉDIN.

Les Houris du grand Prophète ne vous ver-
roient pas sans jalousie.

COMÉDIE.

GUZULBEK.

D'honneur ?

NOURÉDIN.

Leurs appas baisseroient pavillon devant les vôtres.

GUZULBEK.

Monsieur est connoisseur, je vois ça.

H A L I.

C'est notre Maître-d'hôtel.

GUZULBEK.

Ah !... (*allant à Nourédin, & lui faisant une révérence.*) Monsieur voudra ben nous faire l'honneur de nous ben régaler.

H A L I.

Ah, ma chère Guzulbek ! n'aies pas de crainte que nous mangions tout : il vient de me défilier le chapellet de nor' dîner : ça fait peur.

GUZULBEK.

Bah, peur ! Je m'accoutumerai ben vite à tout ça, moi ; car quiens, je ne fais pas, je me sis toujours senti des dispositions à devenir qué'que chose : j'ai toujours-t-entendu-z-au-dedans de moi un je ne sais qu'est-ce qui me disoit : Guzulbek, t'es femme de Menuisier : c'est pas là ton posse : t'es faite pour un cran pus haut que ça. Aussi, comme je primois de dessus toutes les voisines du quarquier ! quand ce n'auroit-z-été que ma magniere de parler, on croyoit que j'avois-t-été-z-au Collège... Mais par la vertu du grand Prophète, me voici-z-à ma place, & laisse faire, à la Cour....

12 LE MENUISIER DE BAGDAD,

Air : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée.*

J'aurai si ben l'air d'eun' princesse,

Qu'chacun dira :

Mais jamais on n'vit tant d'noblesse,

Qu'dans ste femm' là.

Où, je veux te couvrir de gloire;

Et crois qu'bentôt

J'aurai-z-effacé la mémoire

De ton rabet.

Je voudrois y aller de bonne heure, à la Cour
du Calife... (à *Nourédin.*) Le dîner sera-t-y ben-
tôt prêt ?

NOURÉDIN.

Où, Reine des Comètes : d'ailleurs je vais
faire hâter vos trente-six Cuisiniers.

GUZULBEK, à part à *Hali.*

Oh ! trente-six ! ... (haut à *Nourédin.*) Faut
que ça soit cuit pourtant.

NOURÉDIN, s'en allant par le fond de la gauche.

Ne craignez rien, Cousine de Saturne.

SCENE V.

GUZULBEK, HALI.

GUZULBEK.

E ben l'homme ?

COMÉDIE.

13

H A L I.

Et ben, femme?

G U Z U L B E K.

V'là not' barque à bon port.

H A L I.

Et Mohamed, lui, vient de faire naufrage.

G U Z U L B E K.

Personne ne le plaint.

H A L I.

Pourquoi qu'il n'a pas su se faire aimer? c'est
si aisé aux grands!

G U Z U L B E K.

C'est vrai.

H A L I.

Profitons de la leçon, nous.

G U Z U L B E K.

Oh! gnya pas de danger que je devenions jamais
durs & insensibles. Si y a des riches qu'ont des
cœurs de pierre-à-fusil, c'est qu'ils ont le malheur
d'avoir toujours été heureux. C'est pas comme un
de nos Souverains, dont on se souvient toujours
avec tant de plaisir.

Air : *De Joconde.*

Tretins tretons, j'ayons assez

Qu'il connut la disette;

Qu'il eut souvent les coud's percés

Ni pus ni moins qu'un Poëte.

S'il vouloit tant qu'les payfans

L'Dimanch' fissent bombance.

C'est qu'il avoit dans ses jeun's ans

Chez eux fait abstinence.

14 LE MENUISIER DE BAGDAD,

H A L I.

Sans doute ; & c'est pour ça qu'auprès de lui les malheureux étoient aussi ben venus que les belles ; car, s'il aimoit les uns, il aimoit diablement les autres.

G U Z U L B E K.

Que veux-tu , mon chou ? grands & petits , tout est de nor' appanage : je régnons su' le masculin généralement quelconque. Moi , par exemple, je t'ai donné dans l'œil, à toi, Menuisier : & ben, je ne serois point-z-étonnée de faire le même effet sur le Calife.

H A L I.

Ah ! mais je dis...

G U Z U L B E K.

Pardine ! queu conte ! c'est seulement pour te dire... mais toi , j'espère...

H A L I.

Je t'en donne ma parole... matrimoniale.

S C E N E V I.

G U Z U L B E K , H A L I , M I R Z A.

M I R Z A , *rentrant par le fond de la droite.*

Air : Brillantes fleurs.

P U I S S A N T Bacha,

Vous voyez, Mirza,

La gardienne de vos femmes ;

Sublime Hali,

COMÉDIE. 15

Vous allez ici
 Voir venir toutes ces dames.
 De vos bosquets
 Les roses ont moins d'attraits :
 Le Paradis
 A de moins belles Houris.
 Puissant Bacha,
 Tous ces objets-là
 Vont vous faire don de leurs
 Cœurs.

GUZULBEK, *à part.*

Qu'est' que c'est que ce trouble-ménage-là ?

H A L I.

Qu'entendez-vous par mes femmes ?

M I R Z A.

Je parle de ces jeunes beautés renfermées dans
 votre Serrail. Vous voici Bacha, Seigneur : jouis-
 sez de tous les plaisirs que goûtent tous vos
 pareils.

GUZULBEK.

Dites donc, Mam-zelle ? vous faites là un drôle
 de méquier.

M I R Z A.

C'est celui que font ailleurs les Eunuques noirs.
 Mais Mohamed avoit confiance en moi : j'espère
 obtenir celle de Monseigneur Hali. . .

GUZULBEK.

Vous n'obtiendrez jamais la mienne : apprenez,
 que je suis Guzulkbek, (*montrant Hali du doigt.*)
 sa femme.

M I R Z A.

Tant mieux, Madame, abondance de bien ne

16 LE MENUISIER DE BAGDAD,

nuit pas. Venez, aimable Guzulbek, venez dans le Serrail : j'ai tout prêt, pour vous y recevoir, un appartement délicieux : & quand votre tour viendra, quand la Grandeur daignera se ressouvenir de vous, je vous apporterai le mouchoir ; & je vous ramènerai vers votre bien-aimé.

GUZULBEK.

Air : *Où allez-vous, M. l'Abbé.*

Je sens s'allumer mon courroux,

MIRZA.

Au Serrail il faut être doux ;

Car sans cela, ma chère...

GUZULBEK.

Et bien ?

MIRZA.

Moi, je serois sévère :

Vous m'entendez-bien.

GUZULBEK.

Oubliez-vous-t-y que je suis la daronne d'ici ?

MIRZA, à Hali.

C'est donc Madame qui aujourd'hui a le mouchoir ?

HALI.

Et qui l'aura tous les jours, elle seule.

MIRZA.

Mais, Seigneur, le grand Prophète a dit que
les

COMÉDIE. 17

les grands , les riches , sur-tout les Bachas , auroient à son exemple plusieurs femmes , & ...

G U Z U L B E K.

Mais queule obstination à fourer le doigt entre
not' arbre & not' écosse... On connoît son Alcoran
tout aussi ben que vous , Mam-zelle : mais mon
mari est comme ça , lui : gnyen faut qu'une....
Mahomet a dit ! ... pardine ! il parloit à son aise ,
le Prophète , qu'avoit reçu du Ciel tous les dons
possibles.

Air : *Des fraises.*

On fait ben qu'il a dit ça :

Mais il n'y oblig' personne :

Pour y forcer les Bacha ,

Faudroit qu'il les m'fûr' tous à

Son aune. *ter.*

H A L I.

Quand même il m'y mesurerait , j'aime Guzulk : elle me tient lieu de tour.

G U Z U L B E K.

Oui , Mam'-zelle , à moi toute seule , je suis un
ferrail pour lui.

M I R Z A.

Ah ! c'est assez vous éprouver. Seigneur , Madame , quel bonheur pour ces beautés captives
qui vont paroître devant vous. L'amour que vous
avez , l'un pour l'autre , m'est un sûr garant de
leur liberté : & sans doute vous étendrez vos
bienfaits sur la pauvre Mirza , qui se sent de même
étouffé que les autres filles , & pour qui un mari
feroit un vrai cadeau.

B

18 LE MENUISIER DE BAGDAD ,

G U Z U L B E K .

A la bonne heure : v'là ce qui s'appelle parler ,
que ne nous déliez-vous ça tout de suite ? où ce
qu'ils font , ces tendrons , qu'on leur donne la
clé des champs ?

MIRZA , s'adressant à la cantonade , à droite.

Air : Charmantes fleurs , &c.

Jeunes beautés . accourez rendre graces :

Voyez ici vos deux libérateurs :

Tendres galans vont voler sur vos traces :

Hali vous rend maîtresses de vos cœurs. bis.

(Les femmes du Serrail entrent , & font un
profond salut à Hali & à Guzulbek.)

H A L I , à part à Guzulbek.

Elles font jolies , dea !

G U Z U L B E K , à part à Hali.

Hum ! la parure fait beaucoup : mais , comme
tu dis , pas mal . . .



SCENE VII.

GUZULBEK, HALI, FATMÉ, FEMMES
DU SERRAIL, MIRZA.

FATMÉ, à Hali.

Air : *Philis demande son portrait.*

RIEN n'est égal à la faveur
Dont vous comblez vos femmes :
Hali, vous rendez le bonheur
A moi, comme à ces dames.
Vous savez que la liberté
Fut toujours chère aux belles :
C'est pour fuir la captivité,
Que l'amour a des ailes.

Ah ! Seigneur Mohamed , tyrannique amant ,
n'a jamais pu nous inspirer que de la haine : mais
vous , en un moment , vous faites naître en nous
un sentiment tout contraire : & nous rendre nos
cœurs , c'est vraiment nous les prendre.

GUZULBEK.

Non , Mam'-zelle , il ne vous les prend pas :
il n'en a que faire : il en a-t-un qu'en vaut-r-une
douzaine , c'est le mien.

H A L I.

Oui , Mesm-zelles ; je suis Bacha ; mais c'est
égal : je n'ai point-z-un desir banal. C'est pas que
je ne voye à vue de nez , que vous êtes toutes

20 LE MENUISIER DE BAGDAD ,

des réservoirs de charmes ; mais j'ai ma source ;
je n'irai point puiser-z-ailleurs : ainsi gardez vos
cœurs , je n'en use pas.

M I R Z A .

Quand ces dames disent leurs cœurs , c'est à-
dire , leur reconnoissance.

G U Z U L B E K .

Ah ! bon , passe pour ça ; eh ben , Mesm-zelles ,
allez à la chasse aux maris , vous ne manquerez
pas de gibier : & dans vos petits ménages , dans
ces momens où-ce que vous ferez le plus conten-
tes , pensez à nous , & dites : Ah ! queu plaisir ,
ah ! queu bonheur ! nous devons tout ça à Mon-
sieur Hali , & à Mame Guzulbek . Là-dessus vous
dégoîferez vos patenôtres à not' intention , pour
que le Prophète nous soit propice.

F A T M É .

Madame , nous n'y manquerons pas.

G U Z U L B E K .

Ben obligé.

S C E N E V I I I .

G U Z U L B E K , H A L I , N O U R É D I N , F E M M E S
D U S E R R A I L , F A T M É , M I R Z A .

N O U R É D I N , *entrant une serviette sous le bras , &
parlant en entrant.*

Q U A N D les Anges du Ciel viennent à Mahomet

Dire que tout est prêt au céleste banquet :

Et que l'on a servi la devine ambroisie ,

Cette annonce , Seigneur , se fait en possi.

Pour modèles je prends ces esprits bienheureux :
 Je viens vous avertir en vers harmonieux ,
 Que des mets succulens , fumans sur votre table ,
 Prodiguent dans les airs un parfum délectable :
 Que des potages sains , & des ragoûts piquans ,
 Des civets bien vineux , des gouljons bien croquans ,
 Des cailles , des levreaux , & de fines poulardes ,
 Sur leurs dos rissolés portant leurs rimes bardes ,
 Sont tous cuits bien à point : & qu'ils attendent tous
 L'honneur d'être mangés par Madame & par vous.

G U Z U L B E K.

Allons , l'heume.

H A L I.

Et ces Dames ?

N O U R É D I N.

Il y a dans le Serrail un service particulier pour
 elles.

G U Z U L B E K.

En ce cas ; mesm-zelles , bon appétit. Après
 le dîner , promenez-vous dans Bagdad : vous avez
 chacune vos petits mérites ; ça vous vaudra d'-z-
 œillades ; après l'-z-œillades , des paroles ; & après
 les paroles , ce que je vous souhaite de tout mon
 cœur... Allons , Monsieur le Bacha , ne faisons
 point-z-attendre nos poulardes... vor' servante ,
 Mesm-zelles.

(*Hali & Guzulbek sortent par le fond :
 Nourédin les suit.*)



SCENE IX.

FATMÉ, FEMMES DU SERRAIL, MIRZA.

FATMÉ, *aux Femmes du Serrail.**Air : Vaudeville du Faux Serment.*

ENFIN notre esclavage cesse :

Plus de soucis, plus de tristesse :

Nos cœurs enfin peuvent s'ouvrir

Au doux plaisir.

1er.

Dans ce monde, qui nous ignore,

Jeunes fleurs, nous allons éclore :

Mais prenons bien garde au zéphir.

CHŒUR DES FEMMES.

Mais prenons bien garde au zéphir.

FATMÉ.

C'est un être aimable & volage,

Persuasif dans son langage :

Il promet tout pour obtenir

Le doux plaisir.

1er.

Mais ce prometteur a des ailes :

Et souvent roses peu cruelles

Ont vu s'envoler le zéphir.

bis.

CHŒUR, &c.

UNE FEMME DU SERRAIL.

Eh ! mais , Fatmé , comment donc faire ?

Si l'on se montre trop sévère ,

C'est le moyen de faire fuir

Le doux plaisir.

ter.

F A T M É.

Eh bien , soyons au moins prudentes.

LA FEMME DU SERRAIL.

Sans être pourtant trop méchantes ;

Car il faut tâter du zéphir.

bis,

C Œ U R.

Car il faut tâter du zéphir.

bis.

M I R Z A.

Oh ! oui : il faut toutes en passer par là. Allons
Mesdames , courez toutes en faire autant qu'Hali
& Guzulbek ; & hâtez-vous de jouir de la liberté
qu'on vous accorde.

(*Toutes les Femmes du Serrail sortent gaiement
par le fond de la gauche , excepté Fatmé.*)



SCENE X.

F A T M É , M I R Z A .

M I R Z A .

V O U S ne suivez pas ces dames ?

F A T M É .

Non : je veux réfléchir un moment sur l'usage que je vais faire de ma liberté.

M I R Z A .

Je conçois que cela demande des réflexions ; pourrais-je vous aider dans vos spéculations ?

F A T M É .

Ah , Mirza ! dès que tu m'a fait connoître les intentions d'Hali , j'ai conçu un projet l'approuveras-tu ?

M I R Z A .

Pourquoi pas , s'il est raisonnable ?

F A T M É .

Tu fais que dans le Serrail , la lecture étoit ma seule occupation ,

M I R Z A .

Si vous avez tout retenu , vous avez une mémoire richement meublée.

F A T M É .

J'ai sur-tout pris plaisir à lire les voyages , & principalement celui de France. Ah ! Mirza , c'est là que notre sexe triomphe.

Air : *Non, non, Doris, ne pense pas.*

D'Apollon si les Favoris
Jadis avoient connu la France,
C'est là qu'ils auroient de Cypris
Imaginé la résidence.
On eût vu par la vérité
Fondé dans ce pays aimable,
Cet empire que la beauté
Dans Paphos ne dût qu'à la Fable.

bis.

M I R Z A.

Ce pays vous tente, je le vois : vous le préférez au Paradis de Mahomet.

F A T M É.

De beaucoup. Là, belle & déesse sont le même mot : on y prodigue l'encens aux Graces ; & sans nous flatter, toi & moi, nous pourrions bien en avoir quelques grains de tout cet encens-là.

M I R Z A.

Vous me mettriez du voyage !

F A T M É.

Oui, Mirza.

M I R Z A.

La proposition est plaisante... Mais à propos, vous n'y pensez pas : vous ne lisez donc pas les gazettes ?

F A T M É.

Je les lis toutes.

M I R Z A.

Eh bien, vous êtes instruite des troubles qui agitent la France : ce n'est pas le moment. . . .

26 LE MENUISIER DE BAGDAD ,

F A T M É.

Plus que jamais... Quoi de plus beau que l'hommage d'un amant qui par sa valeur obtient sa liberté?

M I R Z A.

Oui : mais le myrte ne fleurit qu'à l'ombre de la paix.

F A T M É.

Cette paix sera bientôt rétablie dans l'Empire des lys : quelques méchants s'y opposent encore ; mais les loups vont laisser les brebis tranquilles ; le berger s'est mis au milieu du troupeau. Voici ce que marquent les papiers les plus nouveaux.

Air : Ce fut par la faute du sort.

Un tyran bouffi de fierté
Rendrait la discorde éternelle ;
Mais un Roi , rempli de bonté ,
Va calmer un Peuple fidèle.
Tous les Sujets d'un Roi si doux
Prendront son heureux caractère :
Et bientôt l'on dira d'eux tous :
Les enfans ressemblent au pere *bis.*

M I R Z A.

Eh b'en , charmante Fatmé , je suis prête à vous suivre.

F A T M É.

C'est dit ?

M I R Z A.

Je ne vous quitte pas.

F A T M É.

Puisque j'ai une si aimable compagnie, je n'hésite plus sur ce voyage. Courons nous y préparer.

M I R Z A.

Allons, fouëtte postillon.

(Elles sortent toutes deux par la droite.)

SCENE XI.

HALI, seul, rentrant par le fond.

MA foi! tout ce monde à nous voir manger, ça m'interloque... ma femme, elle, ça l'amuse: ces esclaves, ste cérémonie, ste vaisselle, alle se mire dans tout ça, elle; & moi ça me donne la brelue... Je n'ai même pas mangé à ma faim; je me perds, moi, dans ce labyrinthe de tricafe... & puis ce vin d'ici, il a beau être bon, je ne fais pas en le buvant, je pensois à ce pauvre Mohamed; & m'étoit avis, qu'avec son vin, je buvois ses larmes... Qu'on est heureux quand on ne songe qu'à soi!



S
CENE XII.

LE COMMISSIONNAIRE, HALI.

LE COMMISSIONNAIRE, *entrant par la droite, & venant à la gauche.*

MONSIEUR, pardon, excuse ! je suis un nouveau débarqué de France.

H A L I.

Diable ! y a loin.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est égal ; me v'là. Comme on n'est pas prophète dans son pays, je cherche à vivre ailleurs. Je gagne ici vingt sous par jour, auprès d'un Bacha, dans une chambre, parmi des scies, des fermails, des rabots, des verlopes.

H A L I.

Vous êtes le Commissionnaire de Mohamed ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Jusse.

H A L I.

Queu mine qu'il fait ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah ! il voudroit cacher sa tristesse ; mais elle perce à travers son courage. Moi, qui me connois en chagrin, je dis que cet homme-là n'est pas loin.

H A L I.

Vous croyez...

LE COMMISSIONNAIRE.

J'en suis sûr... Monseigneur, je connois votre histoire : vous avez été malheureux ; par ainsi vous êtes bon : un mot de votre parole adouciroit le Calife envers mon pauvre Maître... C'est pas lui qui m'envoie ; mais j'ai cru pouvoir venir.

H A L I.

Mon ami, je vous remercie de m'avoir cru humain... dans l'instant je pensois à Mohamed... Tenez, voici ma femme : laissez-moi faire.

SCENE XIII.

LE COMMISSIONNAIRE, HALI,
GUZULBEK.

GUZULBEK, *rentrant par le fond.*

Pourquoi donc que tu quittes si-tôt la table ?

H A L I.

Ah ! nous ne sommes pas habitués à y rester long tems... oh ! je m'y ferai... dis donc ? As-tu renouvelé l'ordre de porter la desserte chez nos pauvres voisins ?

GUZULBEK.

Oui.

H A L I.

Tant mieux !... tiens, c'est ce qui me fera le plus chérir l'opulence, le plaisir de la partager ; car nous, ne nous en faut pas.

30 LE MENUISIER DE BAGDAD ,

GUZULBEK.

Sans doute : mais on ne peut pas non plus dîner
comme des je ne fais qu'est-ce.

H A L I.

C'est jussé : c'étoit bon aut's fois , que je n'a-
vions que faire à Pétiquette. Quand l'argent rou-
loit un peu , nous allions sans gêne sur ces berds
de l'Euphrate ; nous mangions ce qui se trouvoit ;
nous riions , nous batifolions : comme t'étois gaie ,
toi ! Comme t'étois joviale ! t'en souviens-tu ?

GUZULBEK.

Air : De l'Anglaise à la Reine.

Nous partions dès le matin :

Propos gais abrégéient le chemin :

Nous arrivions :

Nous nous asseyions :

La pinte venoit :

L'gob'let s'emplissoit :

Vert feuillage nous ombrageoit :

Doux zéphyr nous rafraichissoit :

Dîner simple , mais charmant ,

Dont l'appétit faisoit l'assaisonn'ment.

Nous r'venions bras d'sus , bras d'sous ;

Dans le p'tit bois nous faisions les fous :

A la maison ,

Le Dieu Cupidon

Couronnoit tout ça

D'un & cétera.

H A L I.

C'est ça : comme c'étoit agréable , pas vrai ?

GUZULBEK.

Oui, mais ce colier de misère qu'il falloit reprendre le lendemain.

H A L I.

Femme, le travail donnoit plus de prix au p'aisir.

GUZULBEK.

Oui, mais cet argent qu'avoit tant de peine à venir.

H A L I.

Ah! v'là le hic.... sans ça not' fort auroit dégoté un trône... & ça, sans tout ce fracas qu'il y a ici.

GUZULBEK, à part.

Il n'est pas né pour la grandeur... ça n'a pas, ça n'a pas le goût relevé.

H A L I, à part au Commissonnaire.

Je crois que je l'amèrerai à jubé.

GUZULBEK.

A propos d'ici, l'hème, ce Calife qui nous met sur le piquet, faut y aller dire que je lui sommes ben obligés.

H A L I.

Je le veux ben, femme; donnons un coup de pié à la Cour... allons y prendre la place de Mohamed..... Le pauvre cher homme! il doit mourir de chagrin.

LE COMMISSONNAIRE, à demi-voix.

Ah!

H A L I, à part au Commissonnaire.

Tâtons-là un peu.

GUZULBEK.

Je conviens qu'il est à plaindre.

32 LE MENUISIER DE BAGDAD ,
LE COMMISSIONNAIRE , à demi-voix.
Oh ! sûrement.

G U Z U L B E K , à part.
V'la les coups de canne qui s'oublent.

H A L I.
Si je parlions un peu en sa faveur : il a ben des torts envers nous , c'est vrai ; mais il est beau de rendre le bien pour le mal.

LE COMMISSIONNAIRE.
Monfieur , Madame , ça vous fera honneur : par-tout on parlera de votre bonté. . .

(Guzulbek regarde le Commissionnaire avec l'air de demander qui il est.)

H A L I.
C'est le Commissionnaire de Mohamed.

G U Z U L B E K.
Ah , ah ! . . . mon ami , vous venez donc de-mander not' protection.

LE COMMISSIONNAIRE.
Et je gagerois que je n'ai pas perdu mes pas.

G U Z U L B E K.
Monfieur le Bacha , un caillou-z-& moi , ça fait deux , vous le savez ; d'ailleurs ne n'est point-z-à moi à être rancuneuse ; c'est pas moi qu'ai reçu les coups. . . On parlera pour vot' Mohamed.

H A L I.
Ah ! ma femme , queu bonheur pour moi de te voir un cœur de l'acabit du mien ! Courons au Calife. . . quiens. . . j'ai conçu un projet. . . je suis sûr que t'y consentiras. . . (au Commissionnaire.) Mon ami , attendez-nous ici ; nous revenons dans l'instant. . . Viens , femme , viens prouver à la Cour , que les gens du peuple sont bons ; qu'on a tort

tort de leur faire du mal , puisqu'ils ont du plaisir à le pardonner.

SCENE XIV.

LE COMMISSIONNAIRE, *seul.*

QUE j'ai ben fait de venir ! il ne m'auroit jamais envoyé , lui , Mohamed : dans ces cœurs-là il reste toujours un peu de fierté. ... Ah ! ah ! v'là encore de belles dames.

SCENE XV.

LE COMMISSIONNAIRE, FATMÉ, MIRZA,
rentrant toutes deux par la droite.

FATMÉ, *un écrin à la main.*

QUE je me fais bon gré de la résolution que je viens de prendre ! Elle attirera les bénédictions du Prophète sur notre voyage en France.

LE COMMISSIONNAIRE, *a part.*
En France !

MIRZA.

Et comptez pour beaucoup le plaisir d'obliger un malheureux.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ces dames ne disent-elles pas qu'elles vont en France ?

34 LE MENUISIER DE BAGDAD,

F A T M É.

Oui, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE.

J'en arrive, moi; & si je trouvois queuque
bonne occasion, j'y retournerois tout-à-l'heure.

M I R Z A.

Mais il pourroit nous être utile.

F A T M É.

La proposition est recevable... y étiez-vous,
en France, à l'instant où la liberté a triomphée?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, Madame: Oh! c'est eune fiere histoire,
allez, celle-là.

Air: C'est la petite Thérèse.

Tout alloit comme j'te pousse:

Le gros mangeoit le petit:

V'là-r-y pas qu'une secousse

Met un frein z-à c't appétit.

L'petit se met dans la tête,

Qu' les chos's n'alliont put d'travers:

L'petit qui n'est pas si bête,

Vous r'tourne l'monde à l'envers.

F A T M É.

Le peuple est le faisceau de la Fable: les bran-
ches séparées se brisent aisément; mais réunies,
elles ont une force invincible.

LE COMMISSIONNAIRE.

Y en a qui font la grimace:

Mais bentôt tout ça s'fêch'ra:

Bentôt tretous d'bonne grace
 F'ront tout c'que faire y faudra.
 P'tits Marquis sans suffisance,
 Gros Barons pas du tout fiers,
 Receveurs sans opulence,
 F'ront voir le monde à l'envers.

L'st nomen avoit la pomme
 Su' l'talent qu'on méprisoit :
 L'sot ach'toit l'droit d'juger l'homme :
 Le plaideur le remboursoit.
 L'Etat va payer d'sa poche
 Des Jug's pus savans qu' des Clercs,
 A qui l'on n'f'ra pas le r'proche
 D'rend'r la Justice à l'envers.

M I R Z A.

Pour être Cadi, il faudra donc autre chose
 qu'une robe.

LE COMMISSIONNAIRE.

Mais on auroit eu beau faire :
 Pour que tout n'aill' pus de guinguoi :
 Falloit quequ'-z-un qui préfère
 Le nom d'Pere à celui d'Roi.
 Pour payer c'doux sacrifice,
 Faudroit l'trône d' l'Univers :
 J'somm's tout prêts, pour son service,
 A nous mett' l'ame à l'envers.

F A T M É.

J'ai plus que jamais l'envie de voir ce char-

36 LE MENUISIER DE BAGDAD ,

mant pays ; mais auparavant , Mirza , allons offrir
à Mohamed les cadeaux que m'a faits son opulence.

LE COMMISSIONNAIRE.

Je suis son Commissionnaire.

F A T M É.

Cela se trouve on ne peut mieux ; vous allez
nous y conduire.

LE COMMISSIONNAIRE.

Un moment : j'attends ici Hali & Guzulbek ,
qui sont allés prier le Calife en faveur de mon
pauvre maître.

F A T M É.

Ah ! les bonnes gens ! ... Si le Calife vouloit
seulement changer la triste situation de Mohamed
en une retraite paisible à la campagne , ce Bacha
ne perdrait rien s'il est devenu sage.

Air : On compteroit les Diamans.

On ne pense plus aux lambris ,

Quand on regarde la verdure :

Et les miroirs n'ont plus de prix ,

Quand on se voit dans l'onde pure.

L'or ne cause plus de regret ,

Quand on cueille jeune fleurlette :

On ne songe plus au duvet ,

Quand on est assis sur l'herbette.

M I R Z A.

C'est là qu'il apprendroit à connoître les gens
de la campagne ; il verroit qu'on a tort de ne pas
les rendre plus heureux : que les Bachas ne de-
vroient pas tout prendre au village , pour donner
tout à la ville. On sait bien qu'il faut que les

jolis talens de Bagdad vivent ; mais

Air : Nous sommes Précepteurs d'amour.

Faites leur la meilleure part ,
Mais songez à l'agriculture ;
Que tout l'or ne soit pas pour l'art ,
Et gardez-en pour la nature.

F A T M É.

Ma chère , attendons aussi le retour d'Hali &
de Guzulbek.

LE COMMISSIONNAIRE.

Et tenez , vous n'attendrez pas long-tems : les
v'là.

S C E N E X V I & dernière.

COMMISSIONNAIRE , HALI , GUZULBEK ,
FATME , MIRZA.

*(Hali & Guzulbek rentrent par le fond : Hali
tient en main une patente.)*

H A L I.

V'LA Mohamed rendu au bonheur.

G U Z U L B E K :

Nous v'là débarrassés ; mais le bien qu'on fait ,
vaut mieux que celui qu'on a.

LE COMMISSIONNAIRE.

A présent que je fais mon maître heureux ,
Mesdames , je vais gaîment vous suivre en France.

38 LE MENUISIER DE BAGDAD ,

H A L I , *lisant la patente.*

« J'oublie tout : que Mohamed remonte à son
» rang : qu'il soit reconnoissant envers Hali &
» Guzulbek ; il leur doit tout. »

G U Z U L B E K.

Oh ! tout , nous ne lui demanderons pas ; ça
seroit trop : rien , c'est pas-t-assez : queuque chose,
c'est ce qu'il faut ; & il le peut : il a déjà ben de
la dépense de moins ; v'là toutes ces Dames à
qui j'avons ouvert la cage. En conscience , qu'est
qu'il faisoit de tout ça ; c'est pas qu'on veuille
rabaïsser son mérite ; mais tenez , en dépit de la
coutume d'Asie. . .

Air : *De la Baronne.*

Dans la volière ,

Quand chaqu' serine a son serin ,

Alors les œufs ne manquent guère :

Mais rien n'vient , quand il n'y a qu'un s'rin

Dans la volière.

F A T M É.

Nous avons donc toujours notre liberté ?

G U Z U L B E K.

Sans contredit.

H A L I.

Ah ! ça , femme , faut demander à Mohamed
un petit bien-être honnête , avec une petite mai-
son à la campagne.

G U Z U L B E K.

Ah , charmant ! j'ai toujours-t-évu-z-un cœur
champêtre ; les bocages , les ruisseaux , les prairies ,
les colines , les montagnes , tout ça m'a toujours
donné dans l'œil.

H A L I.

Allons tous porter cette bonne nouvelle à Mo-
hamed , & nous l'inviterons à venir souvent nous
voir dans ste petite maison que j'allons li deman-
der : je l'y recevrons si ben , qu'il verra que les
petits n'ont jamais cessé d'estimer la Noblesse ; &
qu'on n'en veut qu'à l'arrogance & à la dureté.

M I R Z A.

Et sans ces vices-là tout seroit toujours paisible.

Air : Trop de pétulance gêne tout.

Il faudroit être tous des frères
Unis par la simplicité ;
Vivre tous en amis sincères ,
Sans étiquette & sans fierté.
Bachas , ayez douces manières :
Dans vos regards moins de dédain :
Vous n'entendrez jamais le tocsin. *bis,*

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est juste qu'chacun ait sa place :
Il n's'agit pas d'brouiller les rangs :
Mais , sans faire aux p'tits la grimace
On peut s'asseoir parmi les grands.
Noble qui sourit avec grace ,
Du pauvre adoucit le chagrin :
Et v'la c'qui fait taire le tocsin. *bis.*

F A T M É.

Mais , tous ces rangs-là disparaissent
Dans l'ame du meilleur des Rois ,

40 LE MENUISIER &c. COMÉDIE.

Dont les douces bontés caressent
 Pauvres & riches à la fois.
 Autour de lui nos cœurs s'emprescent :
 Pour servir ce bon Souverain ,
 C'est l'amour qui sonne le tocsin. *bis.*

H A L I.

Les Laboureurs travaill'nt nos terres :
 Le blé vient : ça les rend contents :
 Ils gardent l'meilleur pour leux frères :
 N'faut presque rien aux payfans.
 V'la t-y pas qu'il vient des corsaires ,
 Qui vous manigançont not' graia :
 V'la c'qui met en branle le tocsin. *bis.*

G U Z U L B E K.

Si l'rems présent nous fait d'la peine ,
 Ma foi ! l'passé n'valoit guer's mieux ;
 On voit sur la tragique scène
 C'massacre de nos bons Ayeux.
 Et ben , sortant d'chez Melpomène ,
 Messieurs , v'nez chez nous un p'tit brin :
 Ça vous consolera du tocsin. *bis.*

F I N.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue
 Galande, N°. 64.

